

Fiche pédagogique

Broken

Sortie en salles

22 août 2012 (France)

10 octobre (Suisse romande)



Film long métrage, Grande-Bretagne, 2012

Réalisation : Rufus Norris

Scénario : Mark O'Rowe, d'après le roman de Daniel Clay (2008)

Interprétation : Eloise Laurence (Skunk), Tim Roth (Archie), Cillian Murphy (Mike), Robert Emms (Rick), Rory Kinnear (M. Oswald)...

Distribution en Suisse : Frenetic Films

Version originale anglaise, sous-titres français.

Durée : 90 minutes

Public concerné :
Âge légal : 14 ans
Age conseillé : 14 ans

Festival de Cannes 2012, film d'ouverture de la Semaine de la critique.

Lire notre **ENTRETIEN** avec le réalisateur Rufus Norris au bas de cette fiche

Résumé

A 11 ans, Emily a un drôle de surnom qui ne rend pas justice à sa nature solaire et optimiste : Skunk ("mouffette"). Sa maladie – un diabète à surveiller de près – ne l'empêche pas de croquer la vie à belles dents. Elle habite avec son frère et leur père avocat dans une banlieue pavillonnaire typique : autour d'une petite place ronde, au bout d'une impasse, les maisons sont disposées de telle

manière que personne n'échappe au regard des autres. Dans l'une d'elles habite avec ses parents Rick, un grand adolescent atteint d'un léger handicap mental. Dans l'autre, le veuf M. Oswald prétend aimer ses trois pestes de filles avec l'énergie que met un grand fauve à protéger son territoire. Quand celui-ci agresse Rick sous ses yeux et sans explication apparente, Skunk sort brutalement du cocon de l'enfance.

Commentaires



Né le 16 février 1965, Rufus Norris (photo) est metteur en scène de théâtre. Après un court métrage en 2009 ("King Bastard"), il tourne son premier

long métrage pour le cinéma avec "Broken".

En adaptant pour le grand écran le roman de Daniel Clay, ce sont ses doutes et ses angoisses de père qu'il semble chercher à exorciser. Les trois familles du film illustrent la difficulté pour les parents d'accompagner leurs enfants de manière adéquate vers l'âge adulte. Chez l'une prédomine la charge émotionnelle d'avoir à épauler un garçon diminué, qui n'atteindra peut-être jamais une réelle autonomie. Chez l'autre, l'injustice d'avoir à faire le deuil précoce d'une mère et d'une épouse conduit à adopter des

Disciplines et thèmes concernés

Anglais :

Comprendre des textes oraux variés propres à des situations de la vie courante.

Objectif L3 33 du PER

Français :

Apprécier et analyser des productions littéraires diverses

Objectif L1 35 du PER

Exemple pratique : comparer deux critiques du film "Broken", l'une positive, l'autre négative (fournies en annexe, au bas de cette fiche)

Education numérique (Médias) :

Analyser et évaluer des contenus médiatiques

Objectif EN 31 du PER

Construction narrative linéaire et construction en flash-back : deux manières de raconter une histoire

Le réalisme social britannique : des constantes, des qualités et des poncifs

La notion de point de vue

comportements d'une agressivité extrême. Dans la troisième, le père de Skunk fait face à l'incompréhension de sa fille lorsqu'il cherche à retrouver une compagne ou qu'il lui refuse l'achat d'un nouveau portable.

Tous les parents du monde savent que leurs enfants ont besoin d'amour et de protection. La plupart s'y mettent avec conviction. Mais de quel amour sont-ils capables ? Et quelle protection s'ingénient-ils à offrir ? Quelles erreurs commettent-ils malgré les meilleures intentions ? C'est ce que le film cherche à explorer, au fil d'un récit qui empile les dangers guettant les adolescents de la classe moyenne : racket, violences verbales et physiques, intimidations et humiliations, rapports sexuels sans tendresse et/ou non protégés, grossesse non désirée...

Plus proche de la noirceur d'un Mike Leigh que de la bonhomie d'un Ken Loach, le film excelle à capter un certain état des lieux de l'English Way of Life, dans la tradition du réalisme social britannique. C'est ce qu'il bâtit ensuite sur cette solide base documentaire qui a laissé certains observateurs perplexes, voire carrément rebutés (éventail à lire [ici](#)).

"Le film est fondé sur "l'effet papillon" : un fait mineur, la découverte d'un emballage de

préservatif, entraîne un vilain mensonge puis des drames à répétition. C'est comme si un nuage toxique se répandait sur ce microcosme et tout le monde en est victime. La forme cinématographique accentue, parfois un peu lourdement, les effets anxiogènes et le sentiment de délabrement moral : une entreprise de démolition symbolise la déliquescence des valeurs familiales, une caravane pourrie fait office de refuge, les nombreux décalages entre le son et l'image rappellent le déséquilibre des personnages", commente le site des organes de contrôle des âges d'admission au cinéma pour les cantons de Vaud et Genève (www.filmages.ch).

L'accumulation des péripéties du film et sa construction alambiquée amoindrissent un rien sa portée. Il n'en demeure pas moins que Rufus Norris restitue avec beaucoup de justesse le fossé qui sépare la perception des enfants de la perception des adultes.

Lumineuse dans la peau de Skunk, la jeune Eloise Laurence traduit à merveille cette période vulnérable où l'on se refuse à toute force à adopter les comportements des grands. A travers elle, ce sont les vertus de l'enfance que Rufus Norris refuse de voir corrompre : l'élan vital, l'ingénuité, la droiture, le bon sens, l'affection désintéressée...

Objectifs

- Apprendre à identifier un genre cinématographique en soi : le réalisme social britannique
- Apprendre à cerner les intentions d'un réalisateur
- Comparer des opinions contrastées sur un film

Pistes pédagogiques

ANALYSE FORMELLE

Le réalisme social

Recenser les éléments qui contribuent à l'ancrage réaliste de "Broken" :

Le décor (banlieue résidentielle ; site de démolition de voitures ; locaux scolaires ; terrains vagues et refuges).

Les situations proches de la vie quotidienne (lavage de voiture ; partie de cartes ; leçons à l'école, etc)

Les **personnages** proches eux aussi des gens de la vie de tous les jours, sans qualités particulières.

Les dialogues (échanges entre parents et enfants ; écart entre le langage soutenu voulu par les convenances et le langage ordurier utilisé en d'autres circonstances)

Souligner certaines constantes du réalisme social britannique : une attention pour la vie des petites gens (classes moyennes ou populaires), aux prises avec des soucis pratiques concrets (problèmes d'argent, maladie, séparation, deuil). La volonté de faire des protagonistes du film des acteurs à part entière, capables de choix (bons ou mauvais), plutôt que des témoins anonymes de l'Histoire, silhouettes anonymes dans l'ombre de figures plus glorieuses. Le choix d'emprunter ses dialogues au parler populaire, avec sa couleur, sa verve, son impureté et ses outrances.

Demander aux élèves **d'identifier les qualités** que véhiculent de tels choix de mise en scène. (Réponses possibles : [proximité avec les protagonistes du film](#), [identification plus grande du spectateur](#) ; [valeur documentaire du film pour les années à venir, comme témoin de son époque](#) ; [capacité du cinéma de restituer la vie telle qu'elle est, sans esbroufe](#))

Identifier quelques scènes ou quelques choix de mise en scène, qui montrent que Rufus Norris prend de la distance par rapport au réalisme social (scène onirique avec lumière blanche et cathédrale ; motifs visuels proches du fantastique – la chute de la voiture ; emploi de filtres ou d'effets d'altération de l'image pour marquer les différentes époques).

S'interroger à la vision de "Broken" : y aurait-il parfois des poncifs ou des stéréotypes dans le réalisme social à la sauce britannique ? (Florilège [ici](#)). Expliciter ces termes.

La construction en flash back

S'interroger sur la construction du film : quels effets les sauts dans le temps ont-ils sur le spectateur ? ([Ils mobilisent son attention, l'obligent à réviser constamment son jugement sur ce qu'il vient de voir ou sur ce qu'il perçoit des personnages. Ils peuvent aussi donner l'impression d'une sophistication trop grande ou d'un certain arbitraire.](#))

ANALYSE THEMATIQUE

Les intentions du réalisateur

Après la vision du film, demander aux élèves de définir ce qui a motivé Rufus Norris à raconter cette histoire. Puis, leur faire lire tout ou partie de l'interview reproduite au bas de cette fiche. Ses intentions sont-elles plus explicites ? Mettre en évidence le fait qu'un artiste nourrit ses œuvres de ses propres préoccupations, même s'il n'est pas l'auteur de l'histoire qu'il met en scène (comme c'est le cas ici).

Identifier les raisons qui font que le spectateur aime le personnage de Skunk. Est-ce parce qu'elle est jolie ? Parce

qu'elle réussit tout ce qu'elle entreprend ? Parce qu'elle a le privilège de faire des choses extraordinaires ? Montrer qu'au contraire, le spectateur s'identifie à des valeurs fortes qu'elle incarne. Identifier ces valeurs et se demander si elles appartiennent exclusivement au domaine de l'enfance ou si elles peuvent subsister à l'âge adulte.

EXERCICE PRATIQUE

Comparer deux critiques du film (exemples donnés au bas de cette fiche).

Quels éléments ont été mis en évidence comme des qualités du film ? Quels aspects ont été retenus à charge contre le film ? Partagez-vous certains éloges ou certains reproches exprimés ? Amener chaque élève à émettre un jugement personnel sur le film, soit oralement, soit par la rédaction d'une note critique.

Christian Georges, collaborateur scientifique, Conférence intercantonale de l'instruction publique de la Suisse romande et du Tessin, octobre 2012. Mis à jour en juin 2024.



Entretien avec Rufus Norris, réalisateur de "BROKEN"



Eloise Laurence (Skunk) et Tim Roth dans le film de Rufus Norris (SP)

Vous êtes metteur en scène de théâtre. Avez-vous toujours eu l'ambition de mettre en scène un film un jour ?

Oui, même s'il m'a fallu vingt ans pour que franchisse le pas. J'ai une formation d'acteur et je me suis tourné naturellement vers la scène, car nous avons une culture du théâtre très forte en Grande-Bretagne.

Où avez-vous passé votre enfance ?

Au Nigéria, puis en Ethiopie et en Malaisie. Mon père était maître de conférence dans des universités de ces pays. Ce n'est qu'à l'âge de 12 ans que je suis revenu en Grande-Bretagne.

Qu'aviez-vous envie de dire avec votre premier film ?

J'ai d'abord une grande affection pour le personnage principal : cette fille adolescente pleine de vitalité et d'optimisme est aussi originale. Elle n'est pas « cool » selon les standards de l'époque. Elle est sans doute naïve à plein d'égards, mais si j'étais une fille, j'aimerais être comme elle ! Ensuite, le film traite de la responsabilité des parents : comment on protège ses enfants, comment on gère la perte de l'innocence, comment on les fait entrer dans ce monde moderne. C'est un défi de chaque jour et je rate sans doute des marches. Quand je dis à mon fils de 15 ans que je veux mettre des filtres sur son ordinateur, il me répond : « Vas-y, je les aurai enlevés en une seconde ! J'en sais davantage que toi. Il faut me faire confiance ».

Qu'est-ce qu'une protection adéquate pour les enfants, selon vous ?

Quand on parle de protection, l'idée de revêtir une armure vient aussitôt à l'esprit. Pour moi, cela ne veut pas dire qu'il faut enfermer ses enfants à la maison. Il est indispensable de poser des repères clairs. L'amour inconditionnel doit être offert bien sûr, mais il faut montrer qui est l'adulte et s'y tenir. Un des personnages de

mon film est veuf et très révolté contre le monde. Il aime ses trois filles plus que tout, mais se montre incapable de prendre du recul. Il ne sait pas dispenser son amour d'une manière responsable et elles en profitent pour le manipuler.

Votre comédienne a 12 ans mais une maturité incroyable...

Elle aussi a besoin d'être protégée ! En découvrant « Broken » à Cannes, un journal a titré à son sujet : « Une étoile est née ». C'est oublier que le lundi matin, cette fille de 12 ans doit retourner à son cours de maths en classe et faire face au regard de ses copains.

Tim Roth joue le rôle du père responsable, c'est presque un contre-emploi !

Mon producteur le connaît bien et j'ai pu convaincre Tim d'interpréter un rôle qu'on ne lui offre pas d'habitude. Voilà pourquoi il a accepté de tourner pour un cachet dérisoire, tout en étant éloigné de sa famille. Pour un metteur en scène, c'est formidable d'avoir à disposition un acteur qui est perçu d'une certaine manière et lui donner l'occasion d'étendre le champ de ses possibilités. Chacun doit avoir une bonne raison de faire le film. Avec moi, Tim Roth savait qu'il y aurait un vrai dialogue, avec un metteur en scène qui s'intéresse davantage aux acteurs qu'aux prises de vue par hélicoptère.

Dans le dossier de presse du film, vous évoquez les « nombreux aspects frustrants de l'English way of life » : à quoi pensiez-vous en particulier ?

Parfois nous sommes trop polis, au point de ne pas dire ce que nous pensons. Il y a des préjugés cachés que nous refoulons (liés aux classes sociales ou aux origines raciales). Nous ne sommes pas très doués non plus pour vivre les uns à côté des autres. Regardez nos maisons : les jardins sont à l'arrière. Dans les pays du sud, les jardins sont à l'avant. Les gens passent plus de temps dehors, ils sont plus ouverts, communiquent davantage. Je ne voudrais pas exagérer, car il y a des aspects fantastiques dans notre culture : le sens de l'humour des Anglais, leur capacité à faire face à l'adversité...

Quels outils spécifiques à la palette du cinéaste avez-vous goûté pour cette première réalisation ?

J'ai admiré le travail de ma monteuse, toujours à chercher des solutions quand une scène menaçait d'être ennuyeuse ou confuse. Au théâtre et au cinéma, le rythme de travail est très différent. Avec une troupe, on reste ensemble tout le temps jusqu'à la première. Au cinéma, on travaille de manière intense mais successive, avec une foule de gens différents. J'ai eu la chance de jouir d'une grande liberté sur ce tournage. C'est sans doute différent quand la pression financière est forte.

Vous faites un usage très fréquent du flash-back...

Le premier montage donnait un film ennuyeux. Toutes les actions avaient des conséquences évidentes. On s'est dit que ce serait mieux de mobiliser l'intelligence du public en lui racontant cette histoire d'une manière plus sophistiquée, mais nous avons dû beaucoup tâtonner : mon producteur trouvait que les allers-retours étaient trop aléatoires.

Un détail du film renvoie au fait que l'Angleterre a le plus haut taux de grossesses adolescentes en Europe. A quoi l'attribuez-vous ?

Ce n'est en tout cas pas de ma faute, je vous assure (*rires*) ! Je ne crois pas que l'activité sexuelle des jeunes Britanniques soit plus grande, mais sans doute est-ce quelque chose de plus caché, dont on ne parle pas volontiers. D'où ces grossesses non désirées.

Propos recueillis à Cannes par Christian Georges, le 18 mai 2012

Annexe 1 – Deux textes critiques

Critique du film parue dans "La Croix" du 22 août 2012

"Une petite place ronde, comme on en trouve dans les cités pavillonnaires. Quelques maisons de briques disposées en cercle, sans qu'il soit possible de s'abstraire du voisinage. C'est là que vit Skunk, 11 ans, petite fille diabétique mais pleine d'entrain, avec son frère, son père avocat (Tim Roth) et la jeune femme qui s'occupe d'eux – à laquelle son fiancé (Cillian Murphy), jeune professeur, rend souvent visite.

En face, Rick, un peu plus âgé, ado au léger handicap mental, seul avec ses vieux parents. Et à côté, l'antipathique M. Oswald et ses trois filles, furies au langage ordurier qui sèment la terreur dans le quartier et au collège.

Fragiles

Quelques affirmations lourdes de conséquences vont brutalement dérégler le microcosme de ces vies en équilibre plus ou moins précaire. Tout bascule lorsque Skunk voit Oswald se jeter sur le frère Rick et le rouer de coups en l'accusant d'avoir abusé de l'une de ses filles. Quelles qu'en soient les raisons, la violence de cette agression marque l'enfant, et traumatise dramatiquement l'adolescent fragile.

Passant d'une maison à l'autre, d'une famille à l'autre, Rufus Norris filme chaque partie de ce petit monde sans juger, mais en révélant discrètement les failles d'amour, en laissant deviner ce que sont devenues les vieilles douleurs et comment pèsent les grandes absences...

Subtilité du scénario, majesté de l'interprétation

En s'immisçant avec subtilité dans l'intimité de ces « cocons » plus ou moins protecteurs, il signe un très beau film, parfois rude mais remarquable dans sa manière d'évoquer les différents visages de l'amour et du manque, l'innocence perdue et le mal insufflé, le processus incontrôlé qui amène des vies à prendre un chemin plutôt qu'un autre.

À s'enfoncer dans la tragédie ou, au contraire, à s'en préserver de peu. « Un jour, vous verrez, elle va nous en mettre plein la vue », s'écriera le jeune professeur en parlant de Skunk.

Formidablement interprété, notamment par la jeune comédienne Éloïse Laurence – qui fait ses débuts au cinéma après avoir été choisie parmi 850 jeunes filles –, Broken est aussi remarquable pour son commencement et sa fin, qui disent tant en si peu d'images. Un de ces films qu'on emporte avec soi."

Arnaud Schwartz

Critique parue dans "Télérama" du 22 août 2012

"Tout a l'air tellement douillet chez cette teen-ager anglaise, bizarrement prénommée Skunk (« Moufette ») : maison confortable dans une petite impasse cossue, famille soudée, papa gâteau (Tim Roth, tout en douceur inquiète). Les apparences sont trompeuses : le coin de rue middle class où ils vivent recèle autant de drames intimes que de briques rouges 100 % british. Dans l'oeil du cyclone affectif (maladie mentale, mensonges, racket, morts violentes, abandons, ruptures), le cocon de notre jeune héroïne vole en éclats. La voilà qui, de terrains vagues en premières amours, de déconvenues en chocs affectifs, perd progressivement son innocence. Présenté cette année en ouverture de la Semaine de la critique, ce cocktail de déprime sociale (le voisin de droite est un gentil déséquilibré, celui de gauche un beauf violent) et de désespoir préadolescent est saturé de malheurs cinégéniques. Même Eloïse Laurence, jeune comédienne au minois sensible, finit par ne plus être qu'une miniégérie vaine et branchée pour mélo chic. Elle semble poser — portrait de la jeune fille postmoderne — dans des friches urbaines mordorées, d'une beauté presque déplacée, baignées de mélancolie froide. Un bel emballage trompeur."

Cécile Mury